

« Ceux qui partaient c'étaient la France »**Objectif : confronter deux récits et une image de la sortie de la garnison de Strasbourg****La sortie émouvante des soldats français**

« Le 30 septembre 1681, les Français s'étaient emparés de Strasbourg ; le 28 septembre 1870, après un siège de quarante-six jours, ils furent obligés de quitter cette ville, réunie de nouveau à l'Allemagne. Notre gravure représente les quais et le pont situés du côté du faubourg National, par la porte duquel, par suite de la capitulation, les troupes françaises devaient sortir.

Tout près nous voyons l'église Saint-Pierre-le vieux, plus loin à droite, les vieilles tours des Ponts-Couverts, dans le fond la Cathédrale. Le singulier mélange de soldats aux uniformes variés tels que cette guerre formidable les avait réunis ici, apparut une dernière fois aux yeux des Strasbourgeois saisis d'émotion. A gauche les matelots, conduits par un jeune aspirant de marine, rappellent ces malheureuses canonnières, auxquelles il fut impossible de s'établir sur le Rhin ; près d'eux un officier de la Garde mobile, calme et résigné, cherche à apaiser un zouave irrité ; quelques garçons tendent la main à des soldats d'infanterie qui passent. Mais ce qui nous saisit surtout, ce sont les adieux du vieux douanier, que la triste situation de la place avait forcé de monter sur les remparts, et qui aujourd'hui, caressant une dernière fois son nouveau-né, est obligé de quitter sa famille, pour s'en aller au loin, comme prisonnier de guerre. A droite des turcos, tristes débris de la bataille de Woerth viennent de passer le pont ; leur prédilection pour les enfants n'a pas été oubliée dans notre gravure. Près d'eux, des gardes mobiles et des soldats de ligne brisent leurs fusils sur les rampes du pont et les jettent dans la rivière, pendant que, derrière eux, les chasseurs à pied arrivent aux sons des clairons. Plus tard, une grande portion de la garnison se pressa au dehors dans une dissolution complète ».

Texte accompagnant la lithographie représentant le départ de la garnison Faubourg National, Emile Schweitzer, non daté, **ADBR 1 Fi 6 / 1905**.

Document 1. Le point de vue d'un alsacien germanophile en 1917

« Le lendemain matin tôt vers 6 heures, Léon et moi nous mîmes de nouveau en route pour voir ce qui allait se passer, car on avait annoncé que la garnison devait sortir par la Porte de la Tour Blanche (Faubourg National) et par la porte de Cronembourg, et devait y déposer les armes. Nous nous rendîmes Porte de la Tour Blanche. Il y avait là déjà une section allemande qui avait installé des sentinelles sur le rempart et autour de la porte. La garnison française était rangée dans la rue. Mais la plupart des soldats n'avait plus d'armes, d'autres n'avaient que des armes cassées ; seule la « Compagnie des gardes-frontières » (des hommes plus âgés) sortirent avec des armes plus anciennes en bon état. Je reçus de soldats un chassepot en bon état, un mousqueton d'artilleur, un pistolet, un sabre de cuirassier et un sabre de hussard, de sorte que j'eus à peine assez de forces pour porter ce fardeau d'armes jusqu'à ma chambre rue des Drapiers (...) Vers 8 heures du matin j'étais déjà Place de la Parade, qui était occupée par un nombre imposant de soldats allemands. Plus tard j'allai Place Broglie où des soldats allemands campaient près de leurs fusils formés en faisceaux, après avoir posé leurs paquetages. Ils chantaient sans arrêt *Die Wacht am Rhein*. A partir de ce moment, je ne vis plus de Français. Nous sortîmes encore hors de la Porte Blanche et demandâmes aux soldats qui se trouvaient là, si c'était autorisé. Il nous répondirent aimablement : « Maintenant vous pouvez de nouveau sortir et rentrer comme vous voulez » (...)

Récit d'Albert Ungerer (17 ans en 1870), cousin d'Alfred, écrit en 1917, **ADBR 193 J 7**.

Document 2. Le point de vue d'un français républicain en 1870

« Après une nuit d'émotions je suis monté dès l'aube sur les remparts (...) je suis près de la porte de Pierre. C'est un chaos indescriptible, un entassement de ruines affreux, monstrueux, et plus j'avance, plus l'horreur grandit. Entre la porte de Pierre et la porte de Saverne, le rempart n'est plus qu'un tas de terre tellement retourné qu'on s'y enfonce. Là tout est balayé, canons, affûts, dépôts à munitions... Décidément ce n'était plus tenable.

Au loin sur la route, je vois une immense colonne noire dont les baïonnettes étincèlent au soleil, s'avancer dans la direction de Strasbourg, c'est un régiment prussien sans doute, de ceux qui, hélas !, vont entrer dans la ville (...)

Vers 10 heures, la garnison se dispose au départ (...) Un très grand nombre (de francs-tireurs et de gardes nationaux) préfère briser les armes sur le pavé et les lancer ensuite à la rivière ; c'est autant de moins pour les Prussiens, disent-ils. Ils ne font en cela qu'imiter les soldats qui brisent leurs armes avec une véritable rage. Malheureusement tous les soldats sont trop surexcités et un grand nombre est ivre à moitié. Ils se portent sans ordre ni discipline vers le Faubourg National. Artilleurs, fantassins, pontonniers, zouaves, hussards, turcos, chasseurs à pied, chasseurs à cheval, douaniers, gendarmes, francs-tireurs, gardes mobiles, officiers et soldats, tout est pêle mêle. Les tambours battent, les clairons sonnent des acclamations immenses s'élèvent. Bourgeois et soldats se serrent la main, s'embrassent en pleurant, en pleurant des larmes de douleur et de rage ; de douleur, car ceux qui partaient c'étaient la France ! De rage, oh oui ! Car nous qui n'avons pas voulu de cette guerre, nous en devenons les premières victimes, nous qui adorons la France, la République, nous allons avoir chez nous, les Prussiens, la féodalité (...)

Une heure plus tard, les Prussiens étaient à Strasbourg. Les rues se vidèrent comme par enchantement, les maisons se fermèrent (...) Les régiments allemands, pénétrant en ville par plusieurs portes à la fois, s'étaient massés en peu d'instant sur les places, les quais, autour des bâtiments publics, sans hésiter un instant sur le chemin à prendre. Ils ont presque tous le casque pendu au côté et portent une casquette sans visière, bordée d'un galon rouge qui leur donne, aux officiers surtout, l'air de domestiques en livrée. Au fait, ce sont les domestiques, les esclaves de Guillaume (...)

Extraits du *journal d'Ernest Frantz mis en forme en 1872, Strasbourg 1870*, éditions Place Stanislas, avril 2011.

Document 3 : le départ de la garnison Faubourg National

Le départ de la garnison
Faubourg National,
Emile Schweitzer, non daté,
ADBR 1 Fi 6 / 1905



1. Présenter les documents

Nature, auteur, lieu de conservation, date de rédaction et contexte historique
(Surlignez les éléments permettant de critiquer les documents)

2. Chercher des informations dans les documents

Complétez le tableau ci-dessous en vous servant des tous les documents

	Document 1	Document 2	Document 3
Description de la sortie de la garnison (qui ? quand ? où ? comment ? pourquoi ?)			
Attitude de la population strasbourgeoise			
Attitude des soldats français			
Attitude des soldats allemands			

3. Confronter les documents et les critiquer

- 3.1 Quels sont les points communs aux deux récits ?
- 3.2 L'image confirme-t-elle les deux témoignages ? (justifiez)
- 3.3 Quels sont les éléments montrant que les deux témoins n'ont pas la même vision de l'événement ?
- 3.4 Comment peut-on expliquer ces différences ?

INFO+

Die Wacht am Rhein : le chant qui accompagne l'émergence de la nation allemande

Comme *la Marseillaise*, *la Garde du Rhin* (*die Wacht am Rhein*) est un chant guerrier. Max Schneckenburger compose cette poésie durant la crise de 1840, lorsque la France revendique comme frontière naturelle la rive gauche du Rhin. La peur se répand alors dans les Etats allemands de voir la France planifier l'annexion pure et simple de ce territoire. En 1854, à la mort de son auteur, le poème est mis en musique par Karl Wilhelm (1815- 1873). Comme dans d'autres chansons de cette époque, *die Wacht am Rhein* appelle les Allemands à abandonner leurs rivalités pour fonder un Etat uni. La chanson devient l'hymne des armées allemandes partant contre la France en 1870-1871.